

Michel BARRÉ

Lettre ouverte à Alain Finkielkraut sur «*La révolution cuculturelle à l'école*»

Le titre de votre article du *Monde* (19 mai 2000) contraste avec le ton doctoral que je vous connais sur France-Culture. Manifestement, vous avez pensé qu'un peu de gaudriole mettrait les rieurs de votre côté. Mais c'est au prix d'approximations qui réduisent sérieusement la portée de votre propos.

D'abord l'inversion des champs d'influence.

À vous entendre, une sorte de terrorisme de la réforme étoufferait l'expression des gens de votre bord. Pourtant, comptez les pétitionnaires, observez d'où ils viennent, les tribunes dont ils disposent et dites-moi qui détient les réseaux d'influence. On retrouve ici le phénomène irrationnel que vous devriez connaître : quand une masse se trouve confrontée à une minorité qui cesse d'être marginale, donc négligeable, elle se sent «envahie», menacée. Ce qui vous semble complot n'est que le poids grandissant des réalités. L'origine religieuse de l'école l'a habituée aux gloses sur des textes immuables, or aucune réaction poujadiste ne pourra s'opposer à ce constat : l'ère des petits détaillants du savoir est en passe de s'achever. En revanche, nos sociétés auront, plus que jamais, besoin d'intercesseurs adultes entre les jeunes et le monde où ils vivent, non pour le subir tel qu'il est, mais quelle chance auraient-ils de le transformer s'ils ne possèdent pas les moyens de la décrypter, de l'analyser, autrement qu'avec des dogmes, des slogans récités ou un nouveau catéchisme laïc, fût-il qualifié d'instruction civique. Si l'on accepte de prendre au sérieux la mission nouvelle des enseignants, sans les comparer avec mépris à de gentils animateurs pour club de vacances, on s'aperçoit que, loin d'enterrer les valeurs permanentes de l'humanité, ils peuvent leur donner au contraire un sens profond, en prise sur la réalité.

L'erreur de calage chronologique.

Vous commettez l'erreur que vous reprochez aux jeunes : l'illusion que le monde débute avec soi. Parce que vous aviez 19 ans en mai 68, cette date présente pour vous le départ de la remise en question de l'enseignement traditionnel. Peut-on vous signaler qu'à l'époque où l'urgence vous semblait d'écrire «*Le nouveau désordre amoureux*», nous étions des milliers à lutter depuis des décennies pour

une transformation profonde de l'école ? Sans nier les avancées des lois J. FERRY (que tente de rogner la droite chaque fois que l'occasion lui en est donnée), nous contestons l'hypocrisie de l'égalité des jeunes devant l'école, tout comme l'imposture de la mission civilisatrice des colonisateurs (parmi lesquels FERRY-TONKIN).

L'erreur de ciblage idéologique.

Vos allusions à la révolution culturelle, aux gardes rouges voudraient connoter totalitairement la remise en question de l'école. Soyons sérieux, les ex-maoïstes pétitionnent à vos côtés et la nomenklatura marxiste-léniniste n'a jamais contesté le système scolaire traditionnel. Dès 1950, sous l'égide proclamée de JDANOV, trois agrégés communistes : SNYDERS, GARAUDY et COGNIOT pilonnèrent systématiquement FREINET, fondateur du mouvement de l'École Moderne, dans des termes qu'après gommage du jargon réaliste-socialiste de l'époque, vous seriez sans doute prêt à signer. Et cela ferait sursauter dans sa tombe la pauvre Annah ARENDT que vous aimez tant citer. Le modèle scolaire proposé aux enseignants de gauche était alors l'Allemagne de l'Est, jugée sans doute plus proche que le monde slave. Quand tous les cadavres seront sortis des placards, le milieu universitaire français respirera mieux.

La méconnaissance du fonctionnement biologique de la culture.

Vous ne cessez de répéter que l'humanité est constituée de plus de morts que de vivants. C'est une lapalissade, mais comme il faut bien choisir parmi les milliards d'humains qui nous précédèrent, l'école se contente de morceaux choisis, ces miettes de la culture académique.

Les représentations mentales de l'enseignement sont presque toutes erronées. Tant que le système scolaire a vécu dans l'autoreproduction, il a eu l'illusion que la culture montait du terroir. En réalité, ce qui monte par toutes les racines forme une sève brute, indispensable quelles que soient les racines et la terre d'origine, mais celle-ci ne s'élabore ensuite que par photosynthèse pour circuler à nouveau. Pour vous, la culture est un immense champ mor-

taire. Ce serait plutôt le rayonnement lumineux venu d'astres divers dont certains n'existent plus que par la lumière que nous en recevons.

Dans le monde vivant, la transmission concerne surtout les germes pathogènes. L'assimilation est toujours une transformation et l'ensemble fonctionne dans une circulation continue dont l'interruption provoquerait la mort. Comment croire, par exemple, qu'un adulte pourra vivre sur le viatique culturel de quelques années de jeunesse quand, même en état d'hibernation, ses réserves vitales sont si rapidement épuisées ?

Dans vos métaphores, le problème n'est pas de savoir si l'eau du bain est glacée ou d'une tiédeur foetale, il s'agit de ne pas se complaire dans la stagnation et la consanguinité académiques. Le clonage mis à part, le brassage est indispensable à la vie, car toute création d'un être nouveau se produit sous l'étincelle d'une rencontre. Ancien instituteur (avec bac + zéro, mais ceux de la 3^e République, que l'on vante tant, n'étaient pas bacheliers), je n'ai jamais enseigné la littérature à des lycéens. Pourtant j'aime-

rais leur faire lire les pages de *Choses vues* où Victor HUGO raconte une veillée passée avec Charles NODIER qui venait d'acquérir les éditions d'origine du *Romancero* et d'une pièce de Shakespeare. Alternativement, Hugo traduisait à voix haute des pages du texte espagnol et Nodier celles du drame anglais. Tous deux passèrent la nuit à s'extasier devant cette force et ce lyrisme, jusque-là inconnus d'eux. Du métissage de trois cultures jaillit à ce moment le germe du drame romantique.

Pour conclure, vous ne voyez dans notre camp qu'une haine sans précédent ou un amour factice d'opérette. La haine se trouve plutôt chez vous, mêlée principalement de mépris. Nous préférons le franc-parler, parfois un peu rêche, et notre colère naît seulement de l'impatience. De la passion, oui, mais pourquoi de la haine ? Dans les luttes essentielles, c'est aussi pour ses adversaires que l'on se bat.

Michel BARRÉ, mai 2000

Louis LEGRAND

La culture et le savoir à l'école.

Je suis à la fois étonné et scandalisé par l'importance et les formes actuellement prises dans les médias à propos du fonctionnement et des options pédagogiques dans l'école d'aujourd'hui. Le comble vient d'être atteint par l'attaque nominale que notre «philosophe», quasi officiel tant il est présent dans les médias, Alain FINKIELKRAUT (*), vient de faire à l'encontre de Philippe MEIRIEU. Le philosophe va jusqu'à insinuer que les positions de notre ami Meirieu sont le berceau de monstruosité futures comme le furent les anéantisements de Juifs à Auschwitz !

Mais cette outrance n'est que le paroxysme de prises de positions répétées de «l'intelligentia» française, agrégés et normaliens de philosophie, qui ressassent à l'envi les arguments avancés déjà depuis 1984 par Jean-Claude MILNER (**)

Pour ces contempteurs, l'évolution de l'école, et principalement les positions ministérielles officielles sur la pédagogie, relèvent d'une dérive néfaste mettant en cause ce qui devrait demeurer le fondement de l'école démocratique et républicaine : le savoir et la culture intellectuelle. L'école publique française, depuis Jules FERRY, a voulu développer auprès des enfants du peuple, la maîtrise et le goût du savoir scientifique objectif qui devaient et doivent combattre les habitudes mentales de soumission et

et d'irrationalité liées à la religion. Aujourd'hui, la religion n'est plus en cause, mais l'invasion non moins efficace et insidieuse du souci «libéral» de la rentabilité sociale et de la soumission de l'école à l'omniprésence de la «rentabilité». De là, l'abaissement des exigences intellectuelles pour les élèves des classes sociales inférieures dont la destinée est jugée inévitablement liée à la production et pour lesquelles un effort intellectuel, vain de toute façon, est devenu inutile. De là, des méthodes qui remplacent l'effort intellectuel par le jeu et le bricolage concret. Les méthodes actives sont prônées par le pouvoir depuis HABY, en passant par LEGRAND, ALLÈGRE et consorts. Elles envahissent les classes de banlieue où le seul souci est la tranquillité retrouvée et la lutte contre la violence née de l'ennui et de l'imposition d'un savoir incompris et refusé. MILNER avait depuis longtemps, et de façon plus efficace que tout discours savant, condamné cette pédagogie envahissante pour les élèves faibles. «*Dans les célèbres crêpes, bûchettes et pâte à modeler, l'on reconnaît le bricolage du dimanche, et dans les activités d'éveil (visite d'entreprises, présence dans des émissions de radio, animations diverses) la promenade du même jour*» etc.

Les contempteurs des méthodes actives s'appuient sur des observations faites dans